

Ou s'abonne à Lyon,
Rue Neuve, 37, au 2^{me}.

(UNE BOITE EST PLACÉE DANS L'ALLÉE.)

L'ENTR'ACTE paraît le Dimanche, et se vend
dans les Théâtres.

LES AVIS ET RÉCLAMATIONS

doivent être adressés franco au bureau
de L'ENTR'ACTE.



Abonnement :

Pour 3 mois — 3 francs.

Un numéro avec dessin, — 25 c.

Sans dessin, — 15 c.

PRIX DES INSERTIONS :

25 centimes la ligne. — On traitera de gré à gré
pour les annonces d'une certaine étendue.

L'ENTR'ACTE,

Gazette des Salons et des Théâtres.

DESSINS DE MODES, GROQUIS, PORTRAITS D'ARTISTES.

BIOGRAPHIE.

Bocage.

Les biographes à venir pourront dire un jour de cet acteur, ce qu'ils ont dit déjà de tant d'illustrations : *Il naquit de parents pauvres, mais honnêtes.* En effet, son père, qui avait possédé d'abord une fabrique à Rouen, était descendu, par des revers successifs, au modeste emploi de contre-maitre dans une fabrique de Paris. Les deux fils aînés suivirent la fortune du père ; la mère et son dernier enfant restèrent ensemble à Rouen, où bientôt ils furent forcés à travailler pour vivre.

Ce dernier enfant s'appelait alors Pierre-Martinien Tousez, et gagnait trois francs par semaine à carder les cotons, malade, vêtu de haillons, travaillant comme un nègre le jour, la nuit dormant comme un pauvre dans un de ces réduits où la propriété entasse du soir au matin ceux que la fabrique exploite du matin au soir. Misérable enfant, dont l'organisation était délicate et frêle, toute nerveuse, toute fébrile, comme celle des artistes, par quel heureux hasard put-il résister à la vie pernicieuse des ateliers, à leur action délétère à la fois et de l'âme et du corps ? Le hasard est un mot impie. Béranger commença par être ouvrier. L'ouvrier Tousez devint un artiste. L'art a aussi sa providence !

Or, la volonté providentielle qui régit toutes les destinées sublunaires, décida que la malheureuse mère de l'ouvrier s'aigrirait assez dans le chagrin, pour rendre quotidiennement à son innocent fils les coups qu'elle recevait de l'adversité. Ce dégagement du fluide nerveux maternel par les poignets s'effectua long-temps sans obstacle sur l'échine de Pierre. Mais un jour, l'enfant, plus sensible ou plus battu ce jour-là qu'à l'ordinaire, résolut de fuir les contre-coups de l'adversité, et de se soustraire au choc en retour de la mauvaise humeur maternelle. Il s'enfuit donc de Rouen, à pied, sans le sou, allant retrouver son père à Paris. Arrivé là, il fut reçu comme une navette, c'est-à-dire immédiatement renvoyé d'où il était parti.

A son retour, il passa quelques années meilleures près de sa mère. Sa fougue extraordinaire pour un enfant l'avait rendu imposant d'énergie, on n'osait plus le frapper ; mais bien qu'à l'abri des rigueurs domestiques, il ne tarda pas à se sentir plus malheureux que jamais dans le taudis natal. L'intelligence se développant avec l'âge, il en vint à plus souffrir de son humble position d'ouvrier cardeur, qu'il n'avait jamais souffert du manche à balai de la famille ; et cherchant encore dans la fuite un remède à son nouveau mal, il quitta Rouen pour la seconde fois. Cette fois, il levait le pied non par un instinct de conservation, pour se soustraire au bâton de Damoclès, incessamment pendu sur ses épaules ; cette fois ce n'était plus l'enfant craintif qui s'abritait contre les foudres du bois vert : c'était le jeune homme in-

telligent, impatient d'un meilleur monde, qui partait d'un présent maudit vers un avenir rêvé plus noble et plus heureux ; il ne fuyait pas, il s'en allait à la fortune, le cœur plein de mépris et de haine contre sa vie passée, d'espérance et d'illusion pour sa condition future ; il s'en allait à Paris.

Là, se souvenant du mauvais accueil qu'il avait reçu chez son père, il s'adressa directement au plus âgé de ses frères, qui était épicier. Ce frère le traita à peu près convenablement, c'est-à-dire qu'il ne le mit pas à la porte et qu'il ne le renvoya pas dans la Seine-Inférieure. Ainsi, c'est à un épicier que nous devons un artiste. Admirez par quelles voies bizarres et mystérieuses la providence arrive à ses fins !...

L'enfant qui avait déserté le coton ne pouvait servir la chandelle. D'ailleurs il recelait déjà tout au fond de sa poitrine *l'influence secrète*, comme dit le rimeur, ce plus précieux don du ciel, ce vague amour de l'art qui se développe et se révèle comme une autre puberté par des ardeurs et des transports inouïs, involontaires, que nulle prose au monde, même celle d'un frère épicier, ne peut ni guérir ni calmer. L'enfant avait déjà conscience de son mal ; donc le mal, comme tout bon parent doit appeler cette disposition poétique, était sans espoir. Une circonstance fatale de son voyage avait mis le feu aux poudres et fait sauter ce que le jeune homme pouvait avoir de raisonnable entre l'os frontal et l'occiput. Sur la route de Rouen à Paris, il avait rencontré à l'auberge un jeune compatriote lassé comme lui du séjour de Rouen, mais n'ayant pas comme lui à gagner à un changement de condition. Cet autre fuyard quittait richement sa riche famille, trainé dans une belle calèche attelée de quatre bons chevaux. L'enfant prodigue et l'enfant pauvre firent connaissance à la porte de la même auberge, l'un dans sa calèche, l'autre dans ses sabots ; l'un mangeant pour reposer ses chevaux, l'autre se reposant pour manger.

— Où vas-tu ? dit sans plus de façon le voyageur en voiture au voyageur à pied ; rien n'est insolent comme une calèche.

— A Paris.

— Moi aussi. Qu'y vas-tu faire ?

— Je n'en sais rien.

— Veux-tu venir avec moi ? Je vais y gagner de l'argent, je vais y jouer la comédie.

Le cocher ne permit pas au pauvre interlocuteur de faire entendre sa réponse. Un coup de fouet sonore couvrit un *merci* honteusement prononcé. Les chevaux, aiguillonnés, coupèrent la conversation au galop, et le triste piéton se remit lentement en route, regardant avec envie tourbillonner devant lui l'heureux aventurier qui lui criait de loin déjà : « Bon voyage ! » Quand il l'eut perdu de vue, il oublia ses regrets, mais non les dernières paroles qui avaient frappé ses oreilles. *Gagner de l'argent, jouer la comédie, ces deux idées fixes se reprodui-*

sirent à lui sous toutes les formes pendant les vingt lieues qui lui restaient à faire. Il trompa ainsi les fatigues d'un long voyage, se mettant soudain à se rappeler, à réciter, à déclamer tout ce qu'il avait appris par cœur au Théâtre-Français de Rouen. Enfin il atteignit Paris, avec une vocation immuable pour le théâtre. La contagion l'avait mortellement touché en chemin; il était condamné. Vainement donc voulut-on l'assujétir au comptoir; le peu de temps qu'il y resta même à débiter le poivre et la cannelle ne fit qu'empirer sa prédisposition. Tant de tragédies lui passaient là par les mains!

Dès qu'il eut manifesté son horreur innée de la boutique, son frère, assez indulgent d'abord pour accepter sa démission, le colloqua, sans plus consulter ses goûts, dans le cabinet d'un agent d'affaires, dans une de ces cavernes légales où l'honnête homme qui s'y égare est volé le code sur la gorge. La droiture naturelle de l'enfant, et son instinct de plus en plus dramatique, en firent un détestable clerc. D'ailleurs, il n'avait que des appointements honoraires chez son patron, qui promettait toujours et ne payait jamais. Il quitta donc le cabinet d'agence pour entrer dans les bureaux du conseil de guerre, et devint, grâce à une *belle main*, aide-greffier de ce tribunal, où l'on raye un homme de la vie comme un chiffre d'une somme.

Là, ainsi que dans tous les bureaux du monde, il y avait pléthore de vaudevillistes, dramaturges et autres gens, qui dînent du registre et soupent du théâtre. Par une fatalité toute spéciale même, le chef du jeune employé, le greffier dont il était l'aide, se trouvait être un ancien acteur. Jugez où le pauvre enfant était tombé: on avait mis un malade avec un mort. Toute la journée il n'entendait parler que coulisses, que succès, qu'illusions de théâtre, illusions si enivrantes déjà pour une saine raison. Il n'y tint bientôt plus. Il manqua deux ou trois jours de suite au greffe. Il osa se faire inscrire au Conservatoire pour être examiné, espérant être admis dans ce séminaire de la scène. Mais pour se faire examiner, il fallait se présenter, et pour se présenter il fallait être vêtu décentement. Il vint donc se jeter aux genoux de l'épicier, implorant de sa générosité fraternelle des habits neufs, disant qu'il y allait de sa vie, de son avenir, avouant enfin qu'il voulait renoncer à la misère de l'employé, et *gagner de l'argent en jouant la comédie*. A ces derniers mots l'étonnement de son frère n'eut d'égal que sa fureur. Ce frère le maudit paternellement et le chassa de sa maison. Le jeune homme, sans place, sans habit, sans espoir, sans pain, sans gîte même, n'ayant point d'amis parce qu'il avait toujours été ridicule avec ses vieux vêtements écourtés, point de ressources parce qu'il n'avait point d'amis, éprouva un moment la convulsive joie que donne souvent l'excès de l'infortune, et comme Oreste il s'écria:

Grâce au ciel, mon malheur passe mon espérance!

Alors il se mit à errer dans Paris à l'aventure, comme ces chiens perdus qui vont et viennent, en attendant la faim qui les tue. L'homme ne voulut pas attendre cette affreuse conclusion. Le lobe de l'espérance s'affaissa tout-à-coup dans son cerveau, et laissa culminer la pensée du suicide. Se voyant abandonné de tous, dénué de tout, n'imaginant plus où il mangerait quand il aurait faim, où il reposerait quand il serait las, il essuya résolument une larme de désespoir, et décida qu'il n'aurait plus jamais faim, plus jamais de fatigue: il se dirigea vers le pont des Arts; mais là il fut arrêté au passage par l'invalides de garde. Il se voulait tuer parce qu'il n'avait pas de quoi vivre, et là il faut payer pour mourir. Le Pont-Neuf étant plus libéral, il gagna le Pont-Neuf, et descendit gratis sur un bateau de charbon amarré dans l'endroit le plus profond de la Seine. Mais au moment où il piquait une tête dans l'éternité, une main le saisit vigoureusement, et le ramena en arrière sur le bateau. Alors il se retourna et reconnut son sauveur. Ce n'était pas M. Alphonse Karr, il ne nageait pas encore à cette époque; c'était Paul Tousez, frère cadet du malheureux Pierre, frère compatissant qui l'avait suivi, et qui venait lui offrir ce que lui avait refusé l'inexorable aîné, un habit et un pantalon pour paraître au Conservatoire. A quoi tient la destinée d'un homme! et d'un grand homme encore! Les deux frères s'embrassèrent et pleurèrent à fendre le cœur de tous les matelots du port. Bref, il était temps de se rendre à la salle des Menus-Plaisirs. La séance d'examen était ouverte, et déjà plus d'un appelé avait été élu. Enfin la voix du secrétaire nomma M. Bocage. Sous ce nom plaisant de Bocage parut dans la salle un garçon plus plaisant encore. Figurez-vous, en 1818, un pantalon jaune collant sur les deux cuisses maigres de l'un des mortels les plus mal faits qui soient, un habit bleu barbeau à larges basques, comme on n'en portait même plus à la fin de l'empire, sur un grand corps dont les épaules naturellement insubordonnées étaient devenues plus inorthodoxes encore par les jeûnes et les mille privations d'une vie toujours misérable. L'hilarité

de l'auditoire fut homérique. Cependant le jeune homme ne se déconcerta point; il s'avança sur l'estrade et déclama sérieusement le morceau exigé:

Mon Dieu, j'ai combattu soixante ans pour ta gloire...

Après l'audition, le Néréstan bleu barbeau fut unanimement refusé. Le jury d'examen se composait de deux professeurs de chant, trois professeurs d'instrumentation, et de deux maîtres de danse. La série des maîtres de déclamation avait reçu toute la matinée les candidats de la chorégraphie et de la musique.

(La suite au prochain numéro.)

MARIANNE.

IV.

Il était beau de voir Marianne fascinée un moment par sa fiévreuse indignation, et promettant son appui à l'enfant caché dans son sein.

— Je serai tout pour toi, lui disait-elle; ton père te méconnaîtra, la société te méprisera, mais ta mère te reste; et caché dans le fond de notre chaumière, tu trouveras encore assez de pain pour alimenter ta jeunesse. Dieu qui permet ta naissance voudra bien aussi que tu vives. On m'avait dit que ton existence serait brillante, mais la fortune eût corrompu ton cœur comme celui d'Eugène. Sois donc pauvre, mais honnête et bon; grandis à l'école de la misère, trempe ta jeune âme dans les pleurs de ta mère, et lorsque je te verrai vertueux et fort, lorsque tu auras pris ta place dans le monde, alors, ô mon fils! mes douleurs et mes peines seront bien payées; je m'enorgueillirai de toi, parce que moi seule je t'aurai fait ce que tu seras, et nous nous appuierons l'un sur l'autre, parce qu'au milieu de cette société qui nous repoussera, nous serons l'un à l'autre, notre consolation, notre joie, notre force.

Voilà ce que pensait la pauvre jeune fille, et les larmes séchaient à ses paupières, et le feu d'un courageux espoir brillait en ses yeux; mais cette belle ardeur s'éteignit bien vite à la vue du village de Caluire: lorsque Marianne sentit peser sur elle le regard scrutateur de son vieux père, elle comprit bien la vanité de l'illusion dernière.

Je ne veux point tracer ici le portrait physique ou moral du père de Marianne; mais il est impossible de n'en point détacher quelques traits pour donner aux lecteurs l'intelligence de ce qui va suivre.

Cet homme, que nous nommerons Clermont, avait conservé l'ancienne rigidité de mœurs que le peuple des grandes villes adoucit par tant de transactions. Aux yeux de Clermont, les moindres élans sexuels des cœurs, les plus légers tressaillements de la chair, étaient jugés comme crimes, si préalablement le maire ne les avait autorisés, le curé sanctifiés, et le livre civil de la commune enregistrés. Du reste, dans sa naïveté quelque peu sauvage et bourrue, dans cette sorte d'intelligent rigorisme, le villageois n'entrevoit aucune excuse possible à la violation des règles absolues par lui posées. Inutile d'ajouter que si tel était le code moral de Clermont vis-à-vis de toutes les familles qui lui restaient étrangères, sa sévérité devait être plus grande et plus inexorable encore dans toutes les fautes dont la flétrissure eût entaché son nom. L'idée du déshonneur de sa fille n'avait jamais surgi dans la pensée du villageois, et bien certainement, si elle s'y fut élevée, quelque rêve de mort n'eût pas tardé à la suivre.

Comprenez-vous maintenant le prompt abattement de Marianne, après ses projets solitaires de dévouement à son enfant? Il lui avait suffi de rencontrer l'œil de son père, pour brusquement retomber dans le monde réel. En son cœur, l'espoir laissait un grand vide; le découragement vint le remplir.

Laissons s'écouler les mois pendant lesquels, à force de contrainte, Marianne déguisa son état. Le père, toujours travaillé par les douleurs, garde le lit, et les docteurs l'ont dit: cette maladie rhumatismale durera plus ou moins d'années; mais sa guérison certaine sera la tombe. La jeune fille trouvait bien dans cette absence d'action de son père un moyen plus facile de cacher son secret à l'œil perçant mais tranquille de celui-ci; elle étouffait bien les symptômes de sa propre souffrance sous un attendrissement apparent pour le vieillard; mais le jour approchait où sa grossesse ne pouvait plus être un mystère, même pour le malade.

Parfois, dans le but d'interroger l'avenir, la jeune fille se hasardait à dire avec caresse:

— Père, que répondrais-tu à l'ami qui viendrait te confier ces choses: Ma fille a été séduite, ma fille va devenir mère. Que dois-je faire?

A cette question, Clermont regardait d'abord son enfant avec une sombre inquiétude; puis, la voyant calme, il se calmait lui-même et disait:

— A cet ami je répondrais : Obtiens de ta fille, par menaces ou par semblant de pardon, la révélation du nom du séducteur. Lorsque tu sauras ce nom, cherche celui qui le porte; puis, comme déjà le déshonneur s'attache à ton nom, ne crains pas de descendre plus avant dans une voie d'infamie; l'énormité d'un second forfait lave presque toujours une première souillure. Tâche donc de t'ennoblir par un grand crime; tue l'amant et l'amante, et si le courage te reste, pour les suivre librement, n'attends pas qu'on t'y force.

— Vous conseillez quatre meurtres! répondait Marianne.

— Je n'en vois que trois, continuait Clermont, car la fille déshonorée est morte déjà. D'ailleurs, les trois meurtres sont nécessaires; le séducteur et l'enfant ne doivent pas vivre, le père ne le peut plus.

Marianne souriait tristement à ces paroles et se détournait pour pleurer.

D'autres fois, la jeune fille sentait la main du vieillard passer dans ses cheveux et caresser son front; elle recevait des baisers qu'elle n'osait pas rendre; et lorsque, devant ses voisins, Clermont s'arrêtait avec amour à raconter le dévouement, les vertus de sa Marianne, celle-ci invoquait du regard le silence de tous.

Cependant il fallait bien sortir de cette position menteuse. Marianne attendit qu'une tante fût venue s'installer dans la chaumière de Clermont le paralytique; et dès lors, songeant surtout à conserver le fruit de ses entrailles, elle résolut de se soustraire à la persécution par la fuite. Pendant toute une nuit, vous l'eussiez vue veiller dans les larmes et tracer ses adieux sur un papier mouillé de pleurs.

Je n'ai point vu la lettre que Marianne écrivit à son père; mais plusieurs villageois de Caluire prétendent l'avoir souvent entendue dans la bouche de Clermont, aux derniers jours de sa vie. Si donc je ne peux en reproduire le texte, du moins, je crois devoir en présenter l'esprit.

Le voici :

« Je suis cette fille coupable dont vous avez prononcé l'arrêt. Je ne vous dirai point le nom de celui que j'aime malgré sa trahison; je vous livrerai bien moins encore l'enfant que le ciel me confie pour que je lége sa vie. Lorsqu'il n'aura plus besoin de moi, peut-être je reviendrai près de vous me soumettre à votre justice. Puissé-je vous retrouver encore! Jusque là, n'appréhendez point de me revoir. Quand vous recevrez cette lettre, ne me cherchez pas; je serai loin, bien loin de vous.

» Adieu, vous que je n'ose plus nommer mon père. Que j'eusse donné avec ivresse bien des jours de ma vie pour soulager par mes soins votre infortune! J'aurais voulu me faire pardonner une erreur à force de dévouement, mais le pardon n'entre point dans votre âme. Adieu donc, plaignez-moi, car je suis bien malheureuse. Au nom du ciel, ne me maudissez pas.

MARIANNE. »

Le lendemain, la jeune fille redoubla d'égards près de son père, et plusieurs fois elle embrassa la main de celui-ci. Après la prière faite en commun, la séparation du soir eut enfin lieu. Le père disait : *A demain!* Marianne répondait : *Adieu!* La porte de sa chambre fut lente à se fermer. Mais lorsque la nuit s'avança, la jeune fille réunit en un paquet quelques-unes de ses hardes, et franchissant la fenêtre de son appartement, la cloison du jardin, elle courut bien vite hors de Caluire. Où donc allait-elle? (La suite au prochain numéro.)

REVUE THEATRALE.

Vous souvenez-vous, Messieurs, du jour où, par fantaisies lunatiques, vous poursuiviez de vos dédains, en 1838, les premiers sujets de la troupe lyrique? Les *chuts* de quelques-uns s'attachaient à nier le talent de Mme Minoret; les interpellations insultantes s'échangeaient entre le coin *damné* de la galerie et la scène, entre la fashion et l'artiste Lesbros. La direction, croyant voir dans le *bruit*, une manifestation de volonté publique, crut devoir s'incliner et résilier les engagements des chanteurs proscrits. Alors nous dîmes à tous : Vous faites d'irréparables fautes, et vous regretterez ceux que vous chassez. Notre opinion n'a point tardé d'être générale : ceux-là même qui précédemment se montraient le plus acharnés dans la haine, se laissèrent emporter plus loin que tous les autres dans les excès d'amour. Nous les avons vus semer des couronnes sur les partants, et nous les entendons encore jurer par ces deux noms : *Minoret et Lesbros*.

Ainsi s'est fait pour Gustave Blès : le caprice a sacrifié cet artiste; le caprice se plaindra bientôt de son absence. Si donc notre troupe lyrique n'est pas aussi complète que par le passé, la faute n'en est-elle pas à ceux qui étalent aujourd'hui le plus de colère? La main de la direction a été forcée, et maintenant on lui reproche d'avoir laissé s'échapper ce qu'elle tenait! Les sujets de mérite sont aussi rares que les specta-

teurs sages. Nous avons les premiers, mais par malheur les seconds manquaient : de là désordre et désunion. Maintenant portons le poids d'une étourderie; félicitons-nous d'avoir pu rencontrer par hasard un ou deux artistes d'un incontestable talent, et n'aggravons point notre sort par une sévérité trop grande vis-à-vis des autres. Le public conserve bien encore le droit de refuser, mais à coup sûr il n'a plus la facilité de choisir.

Les choses en effet sont arrivées à cet état d'alarme que nous ne cessons de prédire, alors que personne ne soupçonnait sa possibilité. Soit par aveuglement, soit par calcul et parti pris, disions-nous, vous poussez à la clôture des théâtres. Nul ne nous croyait, et cependant chacun déjà commence à voir.

Combien la question s'est élargie depuis trois mois! Il ne s'agit plus de savoir si tel ou tel artiste débutant devra se retirer devant le travail occulte d'une coterie ou devant la sincère expression des répugnances publiques, il ne suffit plus de plaider la cause d'un homme et de mettre en relief son côté méritant; aujourd'hui, celui qui siffle assume peut-être sur sa tête la responsabilité de la ruine du Grand-Théâtre, et nous devons examiner quelle en serait la conséquence.

Ne parlons pas de la nécessité morale des jeux de la scène, chacun les connaît; ne disons rien du fâcheux effet produit sur l'esprit des étrangers par l'absence d'une première scène dans Lyon, notre ville tient peut-être fort peu à se disculper de son mépris pour l'art; mais il est un point sur la discussion duquel la population lyonnaise se montre beaucoup plus susceptible : nous voulons parler des intérêts matériels.

La marche du Grand-Théâtre représente une circulation de capitaux capable d'alimenter plusieurs branches de commerce. Les sommes comptées seulement aux artistes de ce théâtre par la caisse de la direction s'élèvent presque à quarante mille francs par mois; et lorsque les sujets parisiens se trouvent à Lyon, cette somme est beaucoup plus forte. Presque tout cet argent retourne immédiatement aux industries de luxe, aux débitants de comestibles, ou aux petits marchands. C'est une sorte d'impôt indirect et volontaire supporté par le riche; c'est la *dime des pauvres* de l'Angleterre, moins son caractère honteux et démoralisant. A cette somme de 40,000 fr., qui fait vivre d'une manière plus ou moins directe deux mille individus, viennent se joindre les nombreuses dépenses d'entretien de la salle, de lumière, de décors, les frais d'équitation, les tributs aux marchands de musique et beaucoup d'autres, trop longs à énumérer. Enfin, les bureaux de bienfaisance viennent eux-mêmes prélever leur part; et de cette manière se trouve tout-à-fait justifiée notre comparaison de la *dime des pauvres*. Voilà pour le théâtre.

D'un autre côté, pouvons-nous passer sous silence le surcroît de dépenses qu'imposent aux spectateurs des galeries les exigences de toilette, de cravates apprêtées, de sifflets, de jumelles? ne compterons nous pas l'énorme consommation de *gants beurre frais* faite par nos jeunes lions? Les frais de locomotion, les courses des équipages et des voitures de place n'entreront-ils pour rien dans nos calculs? En vérité nous ne craignons pas de dire que la clôture du Grand-Théâtre [amènerait une perturbation assez grande dans le petit commerce; et ceci serait chose fâcheuse à l'approche d'un hiver que la cherté des denrées rendra terrible aux classes peu fortunées. Nous devons donc réfléchir sérieusement avant de porter le dernier coup à l'administration des théâtres.

Notre numéro de dimanche prochain examinera si l'organisation des troupes de notre Grand-Théâtre est tellement faible que nous devions tenir à honneur de rompre avec elles. Pour le moment, disons deux mots de la semaine.

Grand-Théâtre.

Le troisième début de M. Compan n'a pas obtenu le succès que faisaient espérer les représentations précédentes. La maladie de M. Joanny Bruyat retarde tous les grands ouvrages, et le nouveau baryton s'est donc vu forcé de paraître dans le rôle de *Fra Diavolo*, depuis long-temps négligé par lui. Ses costumes et son jeu se sont ressentis de cette surprise. M. Compan possède trop de qualités physiques et un organe trop pur pour ne pas réussir dans sa ville natale. On assure qu'il doit s'essayer dans l'emploi de ténor léger; nous lui garantissons un succès, s'il consent à mettre plus d'animation dans son jeu.

M. Pouilley s'est fait recevoir dans le *Dieu et la Bayadère*; la voix de ce chanteur est bien grave et bien belle, puisse-t-elle parfois se modérer davantage et se défier des fioritures inutiles! Siran et sa dame sont parfaitement placés dans l'opéra dont nous parlons. M^{lle} Joly et M^{me} Finart se sont fait vivement applaudir. En résumé, le *Dieu et la Bayadère* peut long-temps varier le répertoire.

Vendredi, Bocage a reparu sur notre scène; l'âme de Dumas et de Souvestre s'est personnifiée dans ce grand artiste. Bocage est tout à la fois le premier interprète et la plus complète glorification du drame moderne. Couvert d'applaudissements durant la représentation de *Riche et Pauvre*, il s'est vu rappeler par toute la salle après la chute du rideau. Ce premier triomphe fait assez présager tous ceux qui doivent suivre.

Nous devons de grands éloges à MM. Valmore et Verdillet, ainsi qu'à Mmes Desvignes, Lefèvre et Desbrières. *Riche et Pauvre* a été joué avec un ensemble qui dépose bien haut en faveur de la troupe comique de cette année.

Nous l'avons dit, la direction possède maintenant assez d'éléments de succès pour revenir avec confiance à la comédie et au drame. Mais qu'elle évite de manquer son but en faisant une trop subite volte-face. Une comédie et un drame ne doivent point être donnés en une même soirée. Lorsqu'on a trois genres à sa disposition, pourquoi ne pas en mêler au moins deux ?

Gymnase.

Si l'on ne conservait la manie de faire coïncider deux représentations attrayantes, nous pourrions aujourd'hui rendre compte de *Nanon*,

Nanon et Maintenon, du *Protégé*, et de *Pascal et Chambord*. Mais Bocage méritait bien notre prédilection. Bornons-nous à dire que la renommée publique prend sous sa sauve-garde les trois ouvrages qui précèdent. Le régisseur et bénéficiaire, M. Herguez, a la main heureuse. Soyez donc sûrs du bon choix de ses pièces.

Cirque-Olympique.

L'Empereur poursuit le cours de ses victoires. N'attendez pas pour le voir qu'il ait touché aux plaines de Waterloo.

CAUSERIES.

M. André fera ce soir sa rentrée dans *Zampa*, par le rôle de Daniel, auquel cet artiste a donné une couleur si neuve et si originale, que les applaudissements du public ne lui ont jamais fait défaut chaque fois qu'il l'a joué.

— Des malveillants ont répandu le bruit de la cessation de la fabrication de M. Sic. Cette nouvelle est entièrement fautive. — (Voir aux annonces.)

VERGNIOLE, rédacteur-gérant.

LYON. — IMPRIMERIE DE BOURSY FILS, RUE DE LA POULAILLERIE, 19

HISTOIRE DE FRANCE

PAR ANQUETIL,

Continuée jusqu'en 1830

PAR TH. BURETTE.

4 beaux volumes in-8° de 600 pages. Le même ouvrage, pour le texte et l'impression, que celui vendu 50 fr. par les MM. Pourrat.

PRIX : 12 FRANCS.

Chez Prosper NOURTIER, libraire, rue de la Préfecture, 6, au centre de la rue.

Essence Américaine,

DE JOHN SCUDER, PHARMACIEN, A NEW-YORCK,

Spécifique approuvé contre les Maladies secrètes. Trois flacons suffisent pour une guérison qu'on obtient radicalement en quelques jours.

Dépôt chez M. ROMAN, pharmacien, rue du Plat, n° 13. — Prix du flacon : 5 fr.

ANCIENNE PHARMACIE MENISSIER.

HUMMEL, pharmacien, place du Concert, vis-à-vis le pont Lafayette.

LIMONADE PURGATIVE GAZEUSE,

Purgation agréable à boire, qui ne nécessite aucun préparatif, et qui n'empêche nullement de vaquer à ses occupations ordinaires, a aussi l'avantage d'être un excellent anti-laitéux.

Ne se trouve qu'à la pharmacie.

EAU pour lotion, et PILULES contre les maladies de la peau.

OPIAT et Injections, remède infailible contre les écoulements blennorrhagiques.

SIROP DÉPURATIF contre les maladies syphilitiques.

CRÈME COSMÉTIQUE A LA SULTANE.

Cette Crème est de tous les cosmétiques connus jusqu'à ce jour le meilleur que l'on puisse employer pour l'usage de la peau, pour enlever le feu du soir, soit enfin pour détruire les rousseurs, dartres, boutons, érysiopes, et toutes les excoriations de la peau. — Il suffit d'en imprégner légèrement les parties affectées, le soir en se couchant, et de l'enlever le matin avec un linge de toile.

Cette Pommade, très-connue, est recommandée par les diverses célébrités médicales de la ville de Lyon.

PLUMES-PERRY.

Plumes à trois pointes, à porte-plumes élastiques, etc.

C'est un fait universellement reconnu que les Plumes-Perry surpassent en qualité toutes les autres plumes métalliques, de quelques fabriques qu'elles soient. A la manufacture, rue de la Bourse, n° 12, on trouvera des plumes convenables pour tous les âges, pour tous les genres d'écriture, avec des degrés de finesse et d'élasticité différents; mais toutes se distinguent par une rare perfection de travail.

Aussi chez les principaux papetiers et libraires de Lyon.

HOTEL D'AVIGNON.

On loue des chambres au jour et au mois. A toutes heures diners à 1 f. 25 c. et au-dessus, plus à la carte. Grande rue Mercière, n° 56, au fond de l'allée, vis-à-vis la rue Thomassin.

AVIS.

FABRIQUE ET MAGASIN, quai St-Antoine, 16.

Nous avons signalé le Briquet-Millaud comme le meilleur qui ait paru jusqu'à ce jour, n'offrant aucun danger, pouvant se porter dans la poche, même étant débouché. Ce briquet est toujours garanti pour cinq années de durée.

Nous prévenons les amateurs que plusieurs colporteurs, qui vont dans les maisons et dans les cafés, se permettent de vendre des briquets qu'ils disent être des BRIQUETS-MILLAUD, ce à quoi le public ne doit point avoir confiance, attendu que le sieur MILLAUD n'a vendu et ne veut vendre à aucun colporteur de ses briquets; les personnes qui désirent les avoir ne peuvent les trouver que chez lui.

On trouve dans le même magasin la Pommade minérale pour faire couper les rasoirs, ainsi que l'Essence du savon pour faire la barbe. En se servant de ces produits chimiques du sieur Millaud, on est surpris des résultats avantageux que cela produit.

Chaque objet de son industrie porte la signature du sieur Millaud à la plume, afin qu'on n'ait confiance qu'à elle seule.

MAISON CENTRALE A PARIS.

ANCIENNE MAISON VUILLERMET.

AUX DEUX JUMENTAUX,

Galerie de l'Argue, 44, 46, 48 et 50.

MICHEL ET BERTHE,

Successieurs,

Marchands Tailleurs de Paris,

Préviennent MM. les consommateurs, principalement ceux qui ont l'habitude de se faire habiller dans la capitale, qu'ils trouveront dans leurs magasins un choix considérable d'habillements tout confectionnés, et une quantité d'étoffes en pièces de haute nouveauté.

Manteaux, Redingotes, Habits, Pantalons, Gilets, Robes-de-chambre, etc. etc.

En 40 heures

UN HABILLEMENT COMPLET ET DE COMMANDE SERA RENDU.

Les soins, la coupe et l'élégance que nous offrirons à nos acheteurs, sont pour nous une garantie de la préférence.



BATEAUX A VAPEUR

DU RHONE.

SERVICE DE L'AIGLE.

Départ à cinq heures du matin.

Ces bateaux, très-spacieux, se distinguent par la supériorité de leur marche et la commodité des emménagements.

Les bureaux de la Compagnie sont quai de Retz, n° 45. et place de la Charité, hôtel de Provence.

M. SÈVE, chapelier, rue de la Préfecture, n° 10, désire un Apprenti. — S'y adresser.

AUX DEUX PHILIBERT,

Galerie de l'Argue, 51, 53, 55.

FONTAINE, marchand Tailleur,

Préviennent MM. les consommateurs qu'il arrive de Paris, d'où il a rapporté un choix considérable d'habillements confectionnés dans le dernier genre, soit pour la saison d'hiver, soit pour celle d'été.

Un capital considérable met M. Fontaine à l'abri de toute concurrence, et lui permet de réunir la qualité, l'élégance et le bon marché.

M. Fontaine livrera dans le plus bref délai les articles qu'on voudra bien lui demander.

DÉPOT D'ARMES DE CHASSE.

SIC & Co,

SEULS FABRICANTS DE COUVERTS ET D'ORFÈVRERIE EN MAILLECHORT,

Quai de Bourgneuf, 98, près les bateaux à vapeur, à Lyon,

Tiennent un assortiment de couverts et de marchandises en maillechort, métal imitant parfaitement l'argent par sa blancheur et sa solidité; fournissent à MM. les limonadiers et traiteurs tout ce dont ils peuvent avoir besoin en orfèvrerie, vendent la matière préparée en fil ou laminée, et fondent sur modèles tout ce qu'on peut désirer.

Ils tiennent aussi un assortiment d'Armes de chasse dans tous les genres et aux prix les plus modérés. — VENTE EN GROS ET EN DÉTAIL.

AVIS IMPORTANT.

Aux gens de lettres et à MM. les Professeurs et Instituteurs de premier ordre.

Le Professeur américain continue ses Cours de langues anglaise, italienne et grecque moderne, garantis complets en vingt-une leçons, d'après la méthode impressive du célèbre professeur anglais Robertson, dont les journaux de Paris font un si grand éloge. Enfin, le professeur se charge volontiers et même garantit de mettre une personne intelligente en état de traduire tout ouvrage, et, qui plus est, de phraser bien correctement avant les dix premières leçons, et cela sans l'obligation d'étudier. D'ailleurs, il offre d'en référer à des familles hautement respectables.

Prix pour le cours complet : à domicile, 30 fr.; chez lui, 20 fr.; en classe, 15 fr.

On n'est pas obligé de payer le cours d'avance, ni de le continuer, si on croyait ne point réussir.

S'adresser au Concierge, rue Royale, n° 8.

BAINS RUSSES.

Nous engageons les personnes affectées de rhumatismes, de catarrhes, de gouttes nerveuses, affections nerveuses, gastrites, paralysies, engorgements, maladies vénériennes, etc., de se renseigner sur les effets des Bains russes de la rue de l'Arsenal; elles apprendront que de nombreuses guérisons s'effectuent constamment par ce moyen. — Dans les cas de refroidissements ou transpirations arrêtées, dont les suites sont ordinairement funestes, un ou deux bains de vapeur russes opèrent une délivrance complète. Pendant que des personnes affectées de rhumatismes sont revenues des eaux d'Aix dans le même état de souffrance, d'autres se sont guéries de ces douleurs par les bains russes.